

Le Big Bang intime de Maud Blandel

Danse ▶ A l'Arsenic, la chorégraphe Maud Blandel métaphorise un drame du passé qu'elle ausculte à *L'Oeil nu*. Une nouvelle création sombre et stellaire bientôt à Avignon.

Comme une journée ordinaire. Une bande de six jeunes gens, certain-es en jeans et Converse, joue déjà à la pétanque dans une ambiance bon enfant lorsque le public pénètre sur le grand plateau de l'Arsenic, à Lausanne. On tire ou on pointe. La salle n'est pas configurée comme à l'accoutumée, le gradin entourant la scène dans un dispositif trifrontal, ces artistes au centre.

Leurs va-et-vient occupent l'ensemble de l'espace dans lequel le groupe se déplace régulièrement, en dilettante, pour aller observer de plus près comment se sont positionnées les boules après avoir tiré. Calme plat. Le pas est lent, des sourires se dessinent sur les visages.

Mais en fond de scène, des bribes de cartoons en anglais étasunien passent en

boucle sur un magnétophone à bandes, laissant présager une histoire de coups de feu. Le public ne voit pas l'image. Il n'entend que le récit.

Un peu comme dans le scénario que dévoile ensuite la chorégraphe franco-suisse, projeté par des phrases écrites à la première personne sur le (quatrième) mur en fond de scène et qui évoque le drame du passé: la mort du père qui s'est tiré une balle dans le cœur, confortablement installé devant le petit écran. Maud Blandel n'a pas vu, mais elle a entendu. L'évocation de ce choc intérieur fait contrepoint avec l'explosion des étoiles qu'elle décrit plus tôt.

Elle file sa métaphore chorégraphique avec distance et recul dans sa dramaturgie du chaos originel, le sien comme l'universel. Pour aller de pair avec le mouvement perpétuel de spirale galactique qu'opèrent les interprètes, elle a choisi un son cosmique, *Le Noir de l'étoile* (1991), du compositeur Gérard Grisey, associé au courant de la musique spectrale.

Ce mouvement de rotation revient comme un motif et complète le thème du regard et du voir, celui qui a fait défaut lors du drame, exploré en permanence par les interprètes toujours rivés sur un point de l'horizon. La cadence monte ensuite en puissance, avec une ges-

Un choc intérieur qui fait contrepoint avec l'explosion des étoiles

tuelle évoquant parfois explicitement le tir à la carabine. Puis le texte en lettres blanches, pacifiées, défile à nouveau pour nous plonger plus loin encore dans les abîmes de l'existence par sa poésie froide et résignée.

Après la manipulation du pouvoir et le féminin (*Touch Down*, 2015), la tarantelle et le folklore (*Lignes de conduite*, 2018) ou le divertissement musical (*Diverti Menti*, 2020), la danseuse, formée

à la mise en scène à La Manufacture et aux arts plastiques à la HEAD, poursuit sa démarche singulière «sur une base musicale conceptuelle afin de mettre en corps et en forme divers phénomènes altérés par le passage du temps».

Si elle tisse ici des liens ténus entre musique et mouvement, elle dévoile cette fois-ci un pan de l'intime qui donne une profondeur supplémentaire à une œuvre déjà complexe sur le plan dramaturgique, d'une grande maestria et maturité.

L'Oeil nu voyagera au Festival d'Avignon dirigé par Tiago Rodrigues, avec la Sélection suisse en Avignon, avant la Bâtie, à Genève. Avec ses interprètes à l'œuvre, dont certain-es fidèles – Karine Dahouindji, Maya Masse, Tilouna Morel, Ana Teresa Pereira, Romane Peytavin et Simon Ramseier. **CÉCILE DALLA TORRE**

Jusqu'au 30 avril, Arsenic, Lausanne, arsenic.ch

Du 10 au 16 juillet, SCH-Festival d'Avignon, selectionssuisse.ch

Du 1^{er} au 4 septembre, La Bâtie, Pavillon de la danse, Genève.